

LA PROVIDENCE ET LES CHÂTIMENTS DE LA FRANCE

ÉTUDES DE PHILOSOPHIE RELIGIEUSE SUR LE TEMPS PRÉSENT

PAR

LE R.P. TOULEMONT
DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

*Obsecro eos qui hunc librum lecturi sunt, ne
abhorrescant propter adversos casus, sed repu-
tent ea quæ acciderunt, non ad interitum, sed
ad correptionem esse generis nostri.*

(II MACHAB., VI, 12)

Nouvelle édition à partir de celle de 1872

Éditions Saint-Remi

– 2011 –

IMPRIMATUR.

Datum Corisopiti, die 27 Sept. 1871.

L. DE LÈZELEUC, Cans. theol. Vic. Cap. Subst.

Éditions Saint-Remi
BP 80 – 33410 CADILLAC
05 56 76 73 38
www.saint-remi.fr

APPROBATIONS

Lettre de Mgr l'Évêque de Poitiers.

MON RÉVÉREND PÈRE,

Le volume que vous avez bien voulu me communiquer justifie pleinement l'énoncé de son titre. La doctrine de la Providence générale de Dieu, et de son action spéciale dans les sociétés ; le tableau des châtimens de la France en regard de ses fautes ; les raisons d'espérer fondées sur l'étroite solidarité des intérêts actuels de l'Église et de ceux de notre patrie ; les conditions auxquelles nous pouvons, chacun pour notre part, coopérer efficacement au relèvement des choses : les pages qui font passer ces divers aperçus sous les yeux de votre lecteur sont destinées à éclairer bon nombre d'esprits et à préparer leur retour à la vérité. Je vous remercie et vous félicite d'avoir si bien dit et d'avoir dit si à propos.

Croyez, mon Révérend Père, à mes sentiments bien dévoués.

† L.-E. Évêque de Poitiers.

Lettre de Mg l'Évêque de Saint-Dié.

MON RÉVÉREND PÈRE,

Je me suis fait rendre compte de votre ouvrage : *La Providence et les Châtiments de la France*. Le Jugement formulé par l'examineur me fait regretter la nécessité où je suis de vous transmettre mon approbation avant d'avoir pu prendre connaissance par moi-même de ce beau livre. Mais je ne veux pas m'exposer à retarder d'un seul jour la publication d'un travail dont l'opportunité est égale au mérite.

En même temps, en effet, que vous rappelez les grandes lois de la Providence, hélas ! trop oubliées de nos jours, vous mettez en pleine lumière l'intervention divine dans les derniers événements, et vous montrez la voie que la France doit suivre pour sortir de l'abîme de ses malheurs. Fasse le Ciel, mon R.P., que votre parole, si éloquente parce qu'elle est inspirée par l'amour de l'Église et de la France, soit portée au loin par le souffle de la

grâce, et qu'elle germe dans les âmes, comme une semence féconde de régénération sociale et catholique.

Recevez, mon bon et cher Père, l'expression de mes plus affectueux sentiments.

† LOUIS-MARIE, Évêque de Saint-Dié.

Lettre de Mgr l'Evêque d'Angers.

MON CHER PÈRE,

Je vous remercie de m'avoir envoyé votre livre sur *la Providence et les Châtiments de la France* : puisse-t-il faire ouvrir les yeux à tant d'hommes que nos récentes catastrophes ont étourdis, mais non pas éclairés ! Vous ne vous êtes pas borné à montrer la main de Dieu dans les événements de la dernière guerre ; mais, remontant des faits aux principes, vous avez réfuté avec autant de vigueur que d'à-propos les objections des sophistes contre l'économie providentielle. Leçon profitable aux bons, le malheur est pour les méchants une occasion de blasphème : vous confondez les uns, en relevant le courage des autres. Il y a d'ailleurs dans ces pages émues un accent français qui me touche, et qui prouve une fois de plus que le vrai patriotisme prend sa source dans la foi religieuse. Vous ne désespérez pas de notre pays, et vous comptez sur son avenir. C'est la pensée qui doit nous soutenir dans nos efforts et dans nos luttes.

En vous félicitant d'un ouvrage que je désire voir se répandre le plus possible, je vous prie, mon cher Père, d'agréer l'expression de mes sentiments affectueux et bien dévoués

† CH.-EMILE, Evêque d'Angers.

AVANT-PROPOS

Il y a près de quatre ans, nous écrivions les lignes suivantes dans les *Études religieuses, historiques et littéraires* (livraison du 15 janvier 1868) :

« Il est des heures de trouble et de confusion où le dogme de la Providence semble s'obscurcir et se voiler, pour ainsi dire, à tel point que les âmes chrétiennes elles-mêmes ont peine à se défendre de certaines défaillances momentanées. A ces heures-là, l'on est tenté de croire que les choses humaines sont dominées par je ne sais quelle fatalité aveugle et implacable ; le désordre intellectuel et moral est à son comble ; rien ne demeure fixe, rien n'est debout ; tous les éléments de destruction sont déchaînés comme une furieuse tempête ; les forces conservatrices sont en désarroi, elles se tournent les unes contre les autres et s'entredétruisent ; de quelque côté que le regard se porte, nulle issue, nul secours ; toutes les voies sont coupées par des abîmes ; les pauvres roseaux humains sur lesquels on fondait un peu d'espoir fléchissent ou se brisent les uns après les autres ; **l'Église elle-même, la grande œuvre de Dieu en ce monde, est comme à la veille d'être ébranlée jusque dans ses fondements** ; ses destinées semblent ne tenir qu'à un fil tout prêt à se rompre. Déjà l'on entend dans le lointain le tocsin des catastrophes inévitables, imminentes ; déjà l'iniquité chante ses insolents triomphes ; toutes les scélératesses, les instincts bas et pervers, les lâchetés, les trahisons, les félonies vénales, s'appêtent pour l'heure de la grande curée ; et en attendant on voit à l'œuvre le précurseur et le sûr agent de tous les cataclysmes sociaux : le mensonge ! mais le mensonge sans masque, le mensonge s'étalant au grand jour, le mensonge s'emparant de tous les organes de l'opinion publique, suscitant de toutes parts les aveugles connivences et les complicités stupides, étouffant enfin sous ses mille clameurs les protestations de la vérité impuisante.

« Oui, en ces moments-là d'étranges tentations viennent assaillir les âmes chrétiennes, et la foi en la Providence est exposée à de rudes assauts. A la vue du mal toujours grandissant, à la vue sur-

tout de ce triomphe du mensonge plus répugnant et plus révoltant encore que tout le reste, bon nombre de personnes qui professent le culte passionné du vrai, de l'honneur de la justice, se sentent saisies d'une indicible indignation ; c'en est trop à leur gré ; la patience divine leur est une énigme, un scandale ; elles tournent vers le ciel un regard enflammé ; leur prière même s'empreint de je ne sais quelle amertume vindicative ; comme les fougueux disciples dont parle l'Évangile, elles voudraient avoir en main la foudre pour exterminer les iniquités et les abominations de la terre. D'autres au contraire, et en plus grand nombre, s'abandonnent tout entiers à leurs noirs pressentiments et s'affaissent sous le poids d'une tristesse immense. Tout est perdu, s'écrient-ils ; le mal l'emporte, le monde moderne est condamné ; les individus peuvent bien se sauver encore, les sociétés ne le peuvent plus ; la Providence se venge en se retirant des hommes et en les livrant à leur sens réprouvé ; c'est la grande défection finale qui commence, ou plutôt qui va se consommer ; **le petit nombre de croyants n'a plus qu'à se retirer sur la montagne pour échapper à l'universelle séduction et à l'universel désastre.**

« Eh bien ! hâtons-nous de le dire, quels que soient ses tristesses et les scandales des temps que nous traversons (et certes nous sommes bien loin de vouloir les amoindrir), rien pourtant ne justifie ni ces cris de désespoir, ni ces plaintes violentes. C'est surtout dans les mauvais jours comme les nôtres, que tous les honnêtes gens doivent s'efforcer de raffermir leurs courages par l'affirmation calme et sereine d'une Providence toujours vigilante, toujours miséricordieuse et toujours équitable. C'est alors aussi qu'il faut que toutes les voix, même les plus humbles, se réunissent pour défendre cette cause auguste et la venger aussi bien contre les défaillances des chrétiens que contre les blasphèmes des impies et des libertins ».

Après ce préambule, nous commençons un travail de quelque étendue dans le but de défendre et de venger, selon la mesure de nos forces, la divine Providence.

Aujourd'hui nous reprenons en sous-œuvre cette même tâche apologétique, et certes nous n'avons point à insister pour en montrer le caractère d'opportunité.

Les catastrophes qui, depuis quelques années, semblaient inévitables, imminentes, sont venues fondre sur nos têtes ; elles ont dépassé d'une incroyable hauteur toutes les prévisions les plus sinistres, et au milieu de tant de coups déchirants qui nous ont frappés dans nos plus chères affections de Français et de catholiques, il est une douleur plus grande encore que toutes les autres, c'est de voir l'attitude prise par un si grand nombre d'âmes, et même d'âmes chrétiennes, en face de ces malheurs. La plupart n'ont rien voulu comprendre aux leçons de la Providence ; on n'a vu dans les événements que des sujets de scandale, et trop souvent l'émotion publique s'est traduite en murmures, en blasphèmes, en cris de révolte, en accusations de toute sorte contre Dieu, Sa justice, Son Église, Sa religion... Et que dire des coupables insouciances, des découragements, des désespoirs, qui ont accompagné et suivi cette grande perturbation des esprits et des consciences ? Le mot du prophète s'est vérifié presque à la lettre : « Toute tête est devenue languissante, tous les cœurs se sont affaïsés ; *omne caput languidum, omne cor mœrens* ».

En présence d'une situation morale si douloureuse, l'auteur du présent livre s'est dit qu'il importe plus que jamais que toutes les voix, même les plus humbles, se réunissent pour défendre la cause de Dieu, pour combattre les erreurs de l'opinion, pour montrer le vrai point de vue des choses et la haute moralité des événements, pour relever enfin les âmes et les replacer dans leur véritable orientation patriotique et chrétienne.

Des juges éminents à qui nous avons soumis ces pages, ont bien voulu les approuver et les recommander en termes beaucoup plus bienveillants que nous n'aurions osé l'espérer. Grâce à ce haut patronage, notre modeste volume se présentera avec un peu moins de défiance au public.

Voici en deux mots l'ordre et le plan que nous avons suivi.

Après avoir résumé les notions générales que les saintes Écritures nous fournissent sur la Providence, nous en donnons la

démonstration rationnelle et philosophique, et en même temps nous répondons aux principales objections du rationalisme contemporain. Dans ces premiers chapitres, nous avons cru pouvoir reproduire, sauf quelques modifications, les articles des *Études religieuses* dont nous faisons mention plus haut. On remarquera au surplus que ces considérations ne figurent ici qu'à titre de simples préliminaires, par rapport au but principal de cet ouvrage ; ou bien, si l'on veut, c'en est la première partie.

Abordant ensuite les événements de la dernière guerre, nous nous efforçons d'y montrer l'intervention de la divine Justice ; puis, nous passons en revue les causes de nos châtements, et nous faisons ressortir la corrélation frappante qui existe entre nos malheurs et les crimes qui les ont provoqués ; c'est la seconde partie.

Dans la troisième partie, nous essayons de répondre aux objections que ces événements ont fait surgir contre la divine Providence. Enfin, dans la conclusion, nous rappelons en quelques mots les devoirs actuels des catholiques, soit envers l'Eglise, soit envers la France.

Puissent ces pages réaliser une partie du bien qu'on en augure ! Puissent-elles éclairer quelques esprits et préparer leur retour à la vérité ! Puissent-elles surtout laisser à ceux qui les liront une impression consolante et fortifiante, en leur faisant comprendre et goûter les belles paroles de la Sainte Ecriture que nous avons prises pour épigraphe !

JE CONJURE CEUX QUI LIRONT CE LIVRE DE NE SE POINT SCANDALISER DE TANT D'HORRIBLES MALHEURS ; MAIS DE CONSIDÉRER QUE TOUS CES MAUX SONT ARRIVÉS, NON POUR LA RUINE, MAIS POUR LA RÉGÉNÉRATION DE NOTRE RACE. (II MACH. VI, 12.)

Brest, 8 octobre.

CHAPITRE I

Idée générale de la Providence, d'après les Saintes Écritures.

« Dieu, disent les Livres Saints, a créé au commencement le ciel et la terre avec tout ce qu'ils renferment, les choses visibles et les choses invisibles ; Il a tout tiré du néant par l'efficacité de Sa parole ; Il a dit, et tout a été fait, et rien n'a été fait sans Lui ». - Et non seulement Il a produit ainsi en bloc l'universalité des êtres ; mais Il est intervenu personnellement dans l'ordonnance de tous les détails de la création. « Son éternelle sagesse a disposé chaque chose avec nombre, avec poids et mesure ; elle a tracé l'orbite du monde céleste ; elle y a rangé les astres comme un concert harmonieux et comme une armée disciplinée ; elle a suspendu la terre sur le rien ; elle a dicté des lois fixes et constantes aux montagnes, aux abîmes, aux eaux supérieures et inférieures, à tous les éléments ; elle a marqué dans un ordre qui durera autant que la terre elle-même, le retour périodique du temps des semailles et des moissons, des chaleurs et des froids, des étés et des hivers, des jours et des nuits ». - « C'est Dieu qui, par Son ordre tout-puissant, a fait produire à la terre les plantes et tous les végétaux divers, en leur communiquant la vertu de se développer et de se multiplier, mais toujours dans les limites régulières de leurs espèces. C'est Dieu qui par Son commandement exprès a fait naître toutes les races d'animaux qui peuplent la terre, les airs et les eaux ; c'est de Lui qu'ils ont reçu la vie, l'instinct dont ils sont doués et le pouvoir de croître et de se multiplier, toujours aussi selon la loi constante de leurs espèces ». - Mais par-dessus tout, Dieu est spécialement intervenu dans la création du genre humain, en donnant à nos premiers ancêtres « une âme unie à un corps, une âme immortelle et faite à Son image. Il leur a donné encore la domination et la royauté sur la nature ; Il les a remplis d'intelligence ; Il a créé en eux la science de l'esprit, et Il a déposé dans leurs cœurs un sens pour distinguer le bien et le mal ; Il a laissé tomber sur leurs âmes un rayon de Son propre regard pour

leur faire comprendre la magnificence de Ses œuvres, afin qu'ils publiassent par leurs louanges la sainteté de Son Nom ».

Ainsi tout émane de la divine Toute-Puissance, et l'être des créatures, et les forces qui les animent, et les lois qui les régissent, les lois morales aussi bien que les lois physiques. Ce n'est pas tout encore : le Créateur n'a point laissé Son œuvre à elle-même, comme si elle pouvait se suffire et se soutenir par ses propres énergies. Il faut qu'il étende toujours sur elle le prolongement de Son action créatrice ; car, comme parlent encore les écrivains inspirés, « comment les créatures pourraient-elles subsister sans Sa volonté et conserver leur existence sans qu'Il les y rappelle sans cesse ? Tous les êtres et toutes les forces naturelles demeurent donc assujettis à Sa puissance comme des serviteurs dociles, parce qu'Il les soutient par l'efficacité de Sa vertu. Son opération vivifiante se continue sans cesse dans le monde et rien n'échappe à Son universelle sollicitude. D'une extrémité à l'autre de Sa création Il atteint avec force et dispose tout avec douceur. Il revêt le lis des champs d'une parure plus éclatante que toutes les magnificences de Salomon ; Il distribue la nourriture aux oiseaux du ciel ; le plus petit des passereaux n'est point oublié par Lui, et pas un seul d'entre eux ne tombe par terre sans Sa volonté ». - « Avec beaucoup plus de soin encore Il veille sur l'humanité et la gouverne par Sa Providence paternelle. C'est Son assistance continue qui entretient en nous l'être, la vie et le mouvement. En vain voudrais-je, comme les fugitifs de l'éternelle Providence, me dérober à Sa puissance et à Ses regards : au ciel je Le trouve ; dans l'abîme Il est présent encore ; et si, m'élançant sur les ailes de l'aurore, je me précipite vers les extrémités de l'océan, c'est Sa main même qui m'y porte et me soutient, en prêtant Son concours à tous mes actes. En vain m'efforcerais-je de Lui cacher les secrets de ma vie et les replis de ma conscience : celui qui a compté tous mes pas et jusqu'aux cheveux de ma tête, connaît aussi toutes mes pensées les plus intimes ; Ses regards infiniment plus pénétrants que les rayons du soleil interrogent toutes les voies des hommes et les plus profonds secrets de leurs cœurs ». - Pareillement « Son soin vigilant s'étend sur les peuples et les empires. Par Lui sont

instituéés toutes les légitimes autorités dans la famille et la société. De Lui émane le pouvoir de rendre la justice et de porter des lois équitables. C'est Lui qui dispose des royaumes et les donne à qui il Lui plaît. C'est Lui qui a partagé la terre entre les enfants des hommes, traçant les limites des différents peuples et les bornes de leur habitation, en vue de Ses desseins particuliers et selon les temps qu'Il a prescrits. C'est Lui qui déroule l'ordre successif des événements anciens et nouveaux, selon le plan qu'Il a d'avance marqué et déterminé dans les conseils de Sa Providence. Toujours s'accomplit Sa volonté souveraine ; elle déjoue les trames de la politique astucieuse et les calculs d'une sagesse humaine qui prétend se suffire à elle-même et se passer de tout secours d'en haut ». - Tantôt « Il répand sur les hommes et les peuples Ses faveurs et Ses bénédictions privilégiées ; tantôt Il les frappe des coups de Sa justice et les brise comme des vases d'argile : biens et maux, châtiménts et récompenses, indigence et richesse : tout vient de Lui, et en toutes choses Il est juste et sage et Ses jugements sont à eux-mêmes leur propre justification. En toutes choses aussi Il a en vue la plus excellente de toutes les fins qui est Sa gloire et la félicité de Ses créatures. Car Il aime les âmes ; rien de ce qu'Il a fait ne Lui est odieux, et ce n'est point dans un dessein de colère qu'Il a créé. C'est pourquoi Sa lumière éclaire tout homme venant en ce monde et se répand parmi les nations dans le cœur de tous les justes. Il veut que tous Le cherchent et parviennent à la connaissance de la vérité. Mais en même temps Il les laisse dans la main de leur conseil, et Il traite notre liberté avec un grand respect. Sur les méchants comme sur les bons Il fait lever son soleil ; à l'ivraie et au bon grain Il permet de croître ensemble jusqu'à la moisson. Mais un jour Il jugera le juste et l'impie, et alors sera le temps de chaque chose, parce qu'il sera rendu à chacun selon ses œuvres. - En attendant, Sa justice se montre patiente ; Il avertit par des épreuves ceux qui s'égarent, leur donnant le temps et l'occasion propice, pour qu'ils reviennent de leurs iniquités... Il dissimule les péchés des hommes afin de les ramener au repentir ; Il les presse par le témoignage de leur conscience qui est Sa loi écrite dans leurs cœurs ; Il se manifeste sans cesse à eux

par le spectacle de la création, de manière que leurs égarements soit inexcusables et qu'ils ne peuvent attribuer leur perte qu'à eux-mêmes. - Tout en étendant ainsi Son équitable sollicitude sur l'humanité entière, le Père céleste se montre surtout riche en bienfaits envers ceux qui L'invoquent avec confiance ; car Il se plaît à exaucer la prière suppliante et Il pousse Sa divine condescendance jusqu'à faire la volonté de Ses serviteurs. Il les garde et les protège comme Ses enfants bien-aimés. Dans les épreuves même et les afflictions qu'Il leur envoie, Il n'a en vue que leur bien ; Il veut éprouver leur vertu dans le creuset, afin de les rendre plus dignes de Lui et de la récompense sans fin qu'Il leur a préparée » (On trouvera à la fin du volume (note A) le texte des passages de la sainte Ecriture qui viennent d'être cités ici).

Telle est l'idée d'ensemble que les Livres Saints nous donnent sur la divine Providence, en faisant abstraction de ce qui tient à l'ordre surnaturel proprement dit.

Cette doctrine ne ressemble guère sans doute aux spéculations de la métaphysique ou de la science purement rationnelle : la divine Sagesse qui a dicté ces pages sacrées ne s'est nullement proposé de parler la langue des savants et des métaphysiciens. Elle a voulu, ce qui était beaucoup plus digne d'elle, apprendre à tous les hommes, même aux intelligences les plus bornées, les vérités qu'il leur importe de connaître. Et voilà pourquoi elle parle habituellement un langage simple et vulgaire, plein de figures et d'images qui rendent, pour ainsi dire, visibles et palpables les réalités incorporelles. Mais sous cette enveloppe tout humaine, quelle lumière de vérité toute divine ! Quelles immenses perspectives ouvertes sur les infinies perfections du Créateur et Ses adorables desseins dans le gouvernement du monde et de l'humanité !

Pour nous chrétiens croyants, nous vénérons et adorons dans ces oracles de la sainte Ecriture la parole de Dieu même qui se révèle à nos intelligences. Nous professons la foi la plus absolue en cet infailible enseignement ; il nous suffit, et toute autre démonstration est pour nous superflue.

Il ne sera pourtant pas inutile de rappeler ici en peu de mots les démonstrations rationnelles du dogme de la Providence. Elles

contribueront, je l'espère, à raffermir, s'il en est besoin, la foi de quelques âmes chrétiennes ; ou du moins, elles pourront leur être de quelque secours pour répondre aux sophismes des incroyants.

Quant aux incroyants eux-mêmes, si ces pages leur tombent sous les yeux, qu'ils les méditent de bonne foi et dans toute la sincérité de leurs cœurs, et non pas avec le parti-pris de la négation ou du doute.

CHAPITRE II

La Providence dans la nature matérielle. Les prétendues oppositions de la Science.

Un des princes de la science moderne, Linné, a écrit au frontispice de son *Système de la nature* ces grandes paroles qui resteront comme le dernier mot de la philosophie des sciences naturelles :

« Le Dieu éternel, immense, celui qui sait tout et qui peut tout, je L'ai vu en passant et par derrière, et mon âme réveillée en sursaut a été frappée de stupeur. J'ai lu quelques-unes de Ses empreintes dans les œuvres de la création, et en chacune d'elles, même dans les plus petites et celles qui touchent presque au néant, quelle force ! quelle sagesse ! quelle insondable perfection ! J'ai observé comment les êtres vivants se superposent et s'enchaînent au règne végétal, les végétaux eux-mêmes aux éléments terrestres et ceux-ci à la terre ; comment la terre à son tour roule dans un ordre invariable autour du soleil, auquel elle emprunte la vie ; comment enfin le soleil en tournant sur son axe, et avec lui tout le système stellaire, incommensurable par la grandeur et le nombre de ses astres, se meuvent dans le vide des espaces, tenus en suspens par l'incompréhensible premier moteur, l'Être des êtres, la Cause des causes, le Gardien et le Gouverneur de l'univers, le Maître et l'Ordonnateur de tout l'ouvrage de ce monde... Voulez-vous lui donner le nom de Providence ? Vous aurez raison ; car c'est bien par Son conseil que se développe l'activité du monde... Il est juste de croire que c'est un Dieu éternel, immense, qui n'a été ni engendré, ni créé. Sans Lui rien n'existe ; c'est Lui qui a tout créé, tout disposé ; Il remplit nos yeux de Sa lumière, et pourtant Il échappe à nos yeux ; à la pensée seule il est donné de Le voir ; car dans le sanctuaire inviolable où se cache une si grande Majesté, Il ne donne accès qu'à la seule intelligence... Tous les êtres créés sont les témoins de la sagesse et de la puissance divine, en même temps que le trésor de la félicité humaine ; leur utilité fait connaître la bonté du Créateur ; leur beauté manifeste Sa sagesse ; l'économie de leur conservation, leurs propor-

tions, leur rénovation perpétuelle, font éclater la puissance de Sa souveraine majesté ».

Ce magnifique langage, c'est le cri qui échappe à la raison elle-même quand elle ouvre les yeux au grand spectacle des harmonies du monde physique. L'ordre merveilleux qui règne dans les détails aussi bien que dans l'ensemble, resplendit avec un tel éclat qu'il frappe à première vue les plus indifférents. Qu'est-ce donc lorsque l'esprit s'arrête à contempler par l'analyse patiente et raisonnée une des pages de ce livre incomparable ! Je ne parle pas seulement du monde des infiniment grands, ni de toutes ces écrasantes merveilles de la terre et des cieux, devant lesquelles l'imagination reste confondue ; je parle des objets même les plus minimes ; car la nature ne se montre nulle part plus consommée que dans ces infiniment petits : *nusquam magis quant in minimis tota est natura*. Le plus chétif des insectes suffirait à épuiser l'admiration de la plus haute des intelligences humaines, si cette intelligence était capable de découvrir tous les prodiges renfermés dans l'organisation de cet unique chef-d'œuvre. N'essayons pas de refaire ici des descriptions qui se trouvent partout ; aussi bien les plus insignes contempteurs de la raison et du sens commun reconnaissent eux-mêmes la nature comme un grand et incomparable artiste ; ils voient partout un plan, des intentions, des cadres tracés d'avance, des tendances au progrès, etc. Bien plus, pour expliquer certains faits, par exemple, le phénomène de l'œil et de la vision, ils ont recours à des formules fort surprenantes dans leur bouche. « Il y a, disent-ils, un pouvoir intelligent, et ce pouvoir c'est l'élection naturelle, constamment à l'affût de toute altération accidentelle produite dans les couches transparentes, pour choisir avec soin celles de ces altérations qui peuvent tendre à produire une image plus distincte... L'élection naturelle choisira avec une habileté infaillible chaque nouveau perfectionnement accompli ».

Or c'est assez. Du moment qu'on reconnaît dans la nature de l'ordre, de l'harmonie, des lois, et, pour tout dire en un mot, un pouvoir intelligent, l'action de Dieu et de Sa Providence est plus évidente que la lumière du soleil, et nier cette vérité ne peut être que le fait d'une prodigieuse cécité morale. Soutenir en présence

de cet univers si merveilleusement ordonné, que tout cela existe indépendamment de l'Intelligence et de la Sagesse souveraine, c'est exactement dire qu'un chef-d'œuvre d'architecture, Saint-Pierre de Rome par exemple, s'est fabriqué en vertu des seules forces immanentes de la matière, et que l'industrie humaine n'y a pris aucune part. Qu'on retourne et retourne tant qu'on voudra la question, qu'on l'enveloppe des nuages les plus épais de la terminologie hégélienne ou positiviste, la négation de la Providence se réduira toujours bon gré mal gré à cette formule : J'admets des lois sans législateur, de l'ordre sans ordonnateur, une série de causes sans cause première. - En d'autres termes ce sera toujours énoncer la formule de l'absurde¹.

A cette démonstration si simple et si éclatante à la fois, que peuvent opposer les adversaires du dogme de la Providence ? - Un nom, mais un nom triomphant, le nom de la Science !

La Science ! voilà en effet la grande formule par laquelle on prétend mettre à néant les vieilles croyances, ou, comme ils disent, les vieilles hypothèses.

La Science ! Et nous aussi nous sommes prêts à nous incliner devant ses arrêts que nous ne comptons certes pas pour peu de chose. Il nous est bien permis cependant de poser au préalable deux conditions, assez raisonnables l'une et l'autre : la première c'est qu'on nous mettra sous les yeux des preuves certaines, inattaquables, et non des affirmations gratuites, et des hypothèses mille fois plus difficiles à croire que nos prétendues hypothèses ; la seconde, c'est que la Science nous signifiera ses arrêts par ses interprètes authentiques, par ses organes autorisés, et non par les « affreux petits rhéteurs » qui n'ont absolument aucun titre pour parler en son nom.

La Science ! Mais est-ce qu'elle est athée ou fataliste, comme ces gens veulent bien le dire ? - J'interroge les immortels génies qui furent les créateurs de nos sciences modernes : Copernic, Kepler, Galilée, Descartes, Newton, Pascal, Leibnitz, Boërhavé, Lin-

¹ On a remarqué plus haut dans les phrases empruntées à l'école darwiniste ce mot profond : l'élection naturelle choisira avec une habileté infaillible... Cela revient à dire que *le choix choisira* !

né, Haüy, Volta, Cuvier ; sans compter une foule d'autres non moins illustres, comme ces Ampère, ces Cauchy, ces Biot, qui jetaient naguère tant d'éclat sur la France et dont la France n'est peut-être pas assez fière... Eh ! bien, est-ce que ces grands hommes repoussaient au nom de la Science les dogmes d'un Dieu créateur et d'une Providence ? Nous entendions tout à l'heure Linné ; écoutons maintenant Newton, - Newton le plus grand nom de la Science ! A ceux qui lui demandaient si ses immenses découvertes ne serviraient pas à confondre les impies :

« N'en doutez pas, répondait-il, il est absurde de supposer que la nécessité préside à l'univers ; car une nécessité aveugle étant partout la même en tout temps et en tout lieu, la variété des choses ne saurait provenir d'une telle cause ; et par conséquent l'univers, avec l'ordre de ses parties approprié à la variété des temps et des lieux, n'a pu tirer son origine que d'un être primitif ayant des idées et une volonté ». - Il disait encore : « L'astronomie trouve à chaque pas la limite des causes physiques, par conséquent la trace de l'action de Dieu. Si l'on suppose une infinité d'éléments matériels distribués dans toutes les parties d'un espace sans bornes, j'accorde qu'à moins d'une égalité de répartition mathématiquement rigoureuse, et partant tout à fait improbable, les attractions mutuelles de toutes ces molécules les porteront à se rapprocher de divers centres, et finiront par les condenser en masses d'inégale grosseur, telles que les étoiles, les planètes et les satellites. Mais il est certain que les mouvements actuels des planètes ne peuvent provenir de la seule action de la gravité ; car cette force poussant les planètes vers le soleil, il faut pour qu'elles prennent un mouvement de révolution autour de cet astre, qu'un bras divin les lance sur la tangente de leurs orbites... » En un mot « tous ces mouvements réguliers des cieux supposent une Cause première qui n'est plus une cause mécanique : *Et hi omnes motus regulares originem non habent ex causis mechanicis* ; l'ordonnance admirablement belle du soleil, des planètes et des comètes, ne peut être expliquée que par le dessein et l'empire d'un Être intelligent et puissant : *Elegantissima hæcce solis, planetarum et cometarum compages*

nonnisi consilio et dominio Eretis intelligentis et potentis oriri potuit ».

C'est ainsi que parle la Science, - j'entends la grande Science, celle qui ne se crève pas un œil pour ne rien voir au-delà des faits, des formules et des lois abstraites ; celle qui, au lieu de se confiner dans les mines obscures de la recherche spéciale et exclusive, s'élève de temps en temps pour respirer dans l'air pur et s'épanouir à la lumière d'un généreux spiritualisme. Quant à la science qui nie et blasphème les réalités invisibles parce qu'elle ne les a pas rencontrées sous le scalpel, au fond de la cornue ou bien au bout du télescope ; cette science-là est incomplète et fautive, et je ne puis mieux la comparer qu'à cette femme dont un ancien a dit assez plaisamment : « Elle ne sait pas qu'elle est aveugle, et elle dit que c'est la maison qui est obscure ». Pauvre science en effet, qui ne voit pas Dieu dans l'ouvrage de Ses mains, dans les cieux qui racontent Sa gloire, dans tout ce merveilleux ensemble de la création qui est Son palais et Son temple !... *Nescit esse cœcam., ait domum tenebrosam esse !* (Senec, Epist, 50.)

Non, la vraie Science ne condamne ni la foi en Dieu, ni la foi en la Providence. Mais ce qu'elle condamne hautement, impitoyablement, ce sont précisément les théories inventées par le matérialisme pour battre en brèche ces augustes croyances. De ces systèmes-là, il en a pullulé Dieu sait quelle multitude, et aujourd'hui je vois le sol jonché de leurs débris comme un immense champ de bataille. Que reste-t-il des foudroyantes machines d'un Lamettrie, d'un Lamarck et de tant d'autres Salmonées presque aussi oubliés que celui du classique Péloponèse ? La grande Science en est-elle encore à adorer la merveilleuse vertu des Générations spontanées ? Ah ! les Générations spontanées ! L'histoire en est mémorable. La science incroyante les vénérât avec amour ; elle en avait besoin après tout ; car s'il était une fois démontré que jamais la vie ne naît que de la vie, comment soutenir avec quelque vraisemblance que l'homme, par exemple, est un simple produit des forces chimiques de la matière ? Donc il fallait, bon gré, mal gré, que la chère hypothèse fût un dogme scientifique, un dogme qu'on défendrait envers et contre tout. On le défendit longtemps.

Mais les faits, les expériences contraires se succédaient, terribles, écrasants. Force fut bien d'abandonner certaines positions qu'on croyait assurées ; on recula, on recula jusqu'aux confins du monde des microzoaires. Dans ces dernières forteresses on semblait en sûreté, et même, en ces derniers temps, certaines expériences qu'on prôna beaucoup, paraissaient légitimer quelques cris de triomphe. Par malheur d'autres expériences sont venues, mais celles-ci « décisives, sans réplique », au jugement de l'illustre Flourens. *La Revue des Deux-Mondes* elle-même, par un de ses organes les moins suspects, reconnut que le coup était mortel (15 septembre 1863 ; article de M. Laugel, écrivain fort peu favorable aux vieilles croyances) ; et un chimiste distingué, jusque-là grand partisan des Générations spontanées, mais vaincu par les beaux travaux de M. Pasteur, s'écria mélancoliquement : « Encore une illusion qui s'en va ! »

Encore une illusion qui s'en va ! C'est bien aussi ce qu'il a fallu dire d'un assez bon nombre d'objections destinées, croyait-on, à pulvériser la Révélation et la Bible. On sait l'histoire de ces Tables astronomiques, de ces Zodiaques égyptiens et du tapage effroyable qu'en faisaient les libres-penseurs du commencement de ce siècle. Depuis longtemps ces engins de guerre ne font plus qu'orner inoffensivement nos musées de leur célébrité bien déchue et déjà presque légendaire. On sait encore ce qui reste des grandes menaces qu'on nous adressait au nom de la Géologie et de la Linguistique et de la Physiologie comparée, au temps où ces sciences, bien jeunes encore aujourd'hui, sortaient à peine du berceau. La Géologie a constaté un grand fait horriblement gênant pour l'incrédulité : le déluge ; et s'il y a quelque chose de certain dans ses autres résultats, c'est qu'elle n'a trouvé aucune preuve certaine contre les écrits de Moïse. La Philologie à son tour a balayé la plupart des difficultés qu'on opposait au miracle de la confusion des langues ; déjà même elle commence à entrevoir que **toutes les variétés du langage proviennent d'un seul tronc violemment fractionné**. Enfin la Physiologie comparée est allée plus loin encore, car au sentiment des meilleurs juges, l'unité de l'es-

pèce humaine est à l'heure où nous sommes un fait scientifiquement démontré

On cite de Bacon un beau mot : « Dieu, dit-il, a envoyé dans le monde Sa divine Vérité et avec elle les sciences, afin que celles-ci Lui servent d'aides et de compagnes ». La divine Vérité, c'est la Religion surnaturelle promulguée par la Révélation ; c'est aussi la Religion naturelle, en partie manifestée par la conscience. Eh ! bien, à l'une et à l'autre les sciences ont toujours rendu et rendront toujours un éclatant témoignage. Jamais il n'y aura entre elles dissension réelle, ni même malentendu durable. Voilà pourquoi nous ne saurions avoir, nous autres chrétiens, qu'une seule attitude en face de la Science : attitude calme, bienveillante, franchement sympathique, - étonnée parfois peut-être, mais jamais systématiquement hostile ni mesquinement tracassière. Laissons venir ! Laissons venir ! Si parfois les apparences sont contre nous, n'avons-nous pas l'infaillible parole de Dieu ? N'avons-nous pas aussi la ressource toujours assurée d'en appeler à la Science elle-même, mais à la Science mieux informée ? Il y a peu d'années, plusieurs savants anglais publiaient la profession de foi suivante pour protester contre l'abus que certaines personnes font de la science contre la vérité religieuse :

« Nous soussignés, livrés à l'étude des sciences naturelles, désirons exprimer notre sincère regret de ce que la recherche de la vérité scientifique est détournée de son but par quelques hommes de ce temps-ci, qui en font une occasion de jeter des doutes sur la véracité et l'authenticité des saintes Écritures. Il nous paraît impossible que la Parole de Dieu écrite dans le livre de la Nature et la Parole de Dieu tracée dans la sainte Écriture se contredisent l'une l'autre, quelque différence qu'elles semblent présenter. Nous n'oublions pas que les sciences physiques ne sont pas complètes, mais seulement en voie de progrès, et qu'à présent notre raison bornée ne nous permet de voir qu'obscurément, comme à travers un verre ; et nous croyons avec assurance qu'un temps viendra où l'on verra les deux témoignages s'accorder dans chaque détail... etc. » (Voir à la Note B, à la fin du volume, la dernière partie de ce document et certains détails qui s'y rapportent).

Cette déclaration reçut l'adhésion de cent cinquante signataires appartenant aux grandes Universités d'Angleterre, et parmi lesquels on remarque des physiciens, des chimistes et autres dont la célébrité est européenne. Gloire à ces nobles savants ! Leur protestation ferme et digne honore leur foi ; elle honore la vérité et la vraie Science. Puisse un tel exemple servir d'enseignement à beaucoup d'autres savants, hélas ! trop éloignés de ces convictions chrétiennes !

Nous ne chercherons pas à le dissimuler, la France, pour ne parler que d'elle, compte bien quelques hommes, distingués d'ailleurs, parfois même illustres, qui détournent la recherche de la vérité scientifique de son but pour jeter des doutes non seulement sur la révélation, mais encore sur les principes fondamentaux de la religion et de la morale rationnelle. Certaines branches de la science surtout semblent avoir le singulier privilège d'aveugler ceux qui les cultivent. Ce n'est pas évidemment la faute de ces sciences ; ce n'est pas même tout à fait la faute de ces savants eux-mêmes. Non, c'est l'effet des milieux ; c'est plutôt encore l'effet des traditions, d'une espèce d'héritage ; j'allais dire d'un péché originel d'un nouveau genre. Parlons plus clairement : le XVIII^e siècle a eu la gloire de créer ou de perfectionner quelques-unes de nos sciences nouvelles ; mais en même temps il les a comme imbibées du venin encyclopédiste, et ce détestable esprit a passé dans plus d'une sphère scientifique où il règne encore avec ses rancunes, ses passions et ses aveugles préjugés. Quand donc viendra-t-il un puissant et généreux souffle pour chasser ces restes malsains d'un autre âge ?

Gardons-nous pourtant de rien exagérer. La vérité est que chez la plupart des savants on remarque beaucoup moins d'hostilité ouverte que de simple indifférence. Cet état d'esprit s'explique, là comme ailleurs, par l'éducation et par mille autres influences parmi lesquelles on peut signaler la fascination qu'exercera parfois un seul homme de talent. D'ailleurs, cette indifférence cède d'ordinaire devant certaines sommations de la Providence, ou même devant quelques explications franches et loyales ; car il en est beaucoup parmi les hommes de ce caractère qui ne sont ar-

rêtés que par une simple objection très vulgaire, par un puéril malentendu. Ajoutons, sans vouloir médire de personne en particulier, que la culture scientifique exclusive produit sur nombre d'esprits un effet des plus étranges : elle endort, elle noue, pour ainsi dire, chez eux les plus hautes facultés de l'âme ; si bien qu'en dehors de leur spécialité, ou du moins au-dessus, ils n'entendent et ne comprennent rien, et leur parler d'un ordre d'idées supérieur, c'est parler d'harmonie à un sourd-muet.

Quant aux savants positivement hostiles aux croyances religieuses, je n'ai pas à rechercher les causes très multiples de leur hostilité ; je demanderai seulement s'ils n'ont jamais subi de fâcheux entraînements ; s'ils n'ont pas cédé parfois, presque à leur insu, aux attrait d'une popularité de mauvais aloi, ou plus souvent encore à une secrète horreur de la lumière accusatrice. Quoi qu'il en soit de ces choses qui demeurent le secret de Dieu, une justice est due aux savants dont je parle, surtout à ceux dont la valeur scientifique est vraiment considérable. A part un très petit nombre d'exceptions, ce n'est guère dans leurs rangs qu'on rencontre la manie d'attaquer Dieu au nom de la science. Leur supériorité même les avertit d'ordinaire de ne rien affirmer au-delà de ce qu'ils savent. D'un autre côté, un peu de tact et de bon goût leur fait sentir la suprême inconvenance du blasphème, et peut-être aussi ont-ils appris par l'expérience d'autrefois et d'aujourd'hui que **la guerre faite à Dieu ne porte pas bonheur**, et qu'elle a valu à bon nombre de ses auteurs un renom fort voisin du ridicule.

Où est-ce donc qu'il faut chercher ces déclamations sans cesse répétées : Le vieux dogme est condamné par la science... La science a reconnu... Il est scientifiquement démontré... et toutes les variantes que l'on connaît ? Constatons ici une loi morale très rarement démentie : ces sortes d'affirmations superbes émanent précisément des hommes qui ont le moins le droit de les produire. Rares ou sobrement énoncées sur les hauteurs du grand savoir, elles s'accroissent davantage, elles grossissent et se multiplient par une progression constante à mesure qu'on descend aux derniers degrés de la demi-science. Où donc les trouverez-vous ?

Ce sera d'abord parmi les savants de second ou troisième ordre, simples rapporteurs, manipulateurs ou vulgarisateurs, - classe d'hommes dont le mérite et les services peuvent être très réels, mais dont l'autorité scientifique compte pour fort peu de chose. Ce sera beaucoup plus encore parmi ces littérateurs, ces professeurs, ces érudits de surface, ces amateurs, ces *dilettanti*, ces virtuoses, vernissés d'un peu d'histoire, d'un peu de grec, d'un peu d'hébreu, si l'on veut, et de beaucoup d'allemand, qui nous ont fourni dans la personne du fameux auteur de *la Vie de Jésus*, le plus illustre spécimen de leur espèce. Ce sera, et toujours de mieux en mieux, parmi ces critiques et chroniqueurs, parmi ces journalistes dont le talent se réduit à peu près à savoir servir selon son goût un public affamé de scandales et d'impiété ; et cela suffira très surabondamment pour en faire les oracles de tous les cabarets de France. Ce sera enfin, car il faut descendre jusqu'aux degrés les plus infimes, parmi ces frais échappés de collège piqués avant l'âge par la tarentule voltairienne, et puis battant des ailes, enflant la voix (*ovantes gutture corvi*) pour imiter les condors, ou, si l'on aime mieux, les aigles de la « libre pensée ».

Oui, voilà bien, ou peu s'en faut, la statistique graduée des blasphémateurs et insulteurs de Dieu ! Voilà ceux qui crieront avec tel ou tel journaliste : « Dieu, âme, vie future : hypothèses dont la science n'a pas à s'occuper ! » ou bien avec ce misérable étudiant du congrès de liège : « La discussion est entre Dieu et l'homme ; il faut crever la voûte du ciel comme un plafond de papier ! » Et ce langage moins impie encore qu'il n'est inepte, c'est la Science qui le tient par leur bouche ! La Science dont ils ont à peine entrevu de loin le visage auguste ! La Science qui, si elle daignait abaisser ses regards jusqu'à eux, n'aurait pas assez de ses majestueux dédains pour flétrir leur incomparable outrecuidance !

CHAPITRE III

La Providence dans l'ordre moral

Manifestée dans le monde physique avec une irrésistible évidence, la Providence se révèle avec plus d'éclat encore, j'oserai le dire, dans le monde moral. Il y a seulement cette différence entre ces deux ordres de manifestation, que le second exige, pour être pleinement saisi, une plus grande préparation d'esprit et de cœur. L'âme esclave des sens et de l'animalité n'y voit que ténèbres ; mais l'âme vraiment libre, qui se recueille en elle-même dans un silence attentif, y découvre des splendeurs dont elle est éblouie et ravie.

Écoutons Fénelon ; jamais parole humaine n'a raconté en plus beau langage ces merveilles du monde intelligible :

« Outre l'idée de l'infini, j'ai encore des notions universelles et immuables qui sont la règle de tous mes jugements. Je ne puis juger d'aucune chose qu'en les consultant, et il ne dépend pas de moi de juger contre ce qu'elles me représentent. Mes pensées, loin de pouvoir corriger ou réformer cette règle, sont elles-mêmes corrigées malgré moi par cette règle supérieure, et elles sont invinciblement assujetties à sa décision... Cette règle fixe et immuable est si intérieure et si intime que je suis tenté de la prendre pour moi-même ; mais elle est au-dessus de moi puisqu'elle me corrige, me redresse et me met en défiance contre moi-même. C'est quelque chose qui m'inspire à toute heure, pourvu que je l'écoute, et je ne me trompe qu'en ne l'écoutant pas. A la vérité, ma raison est en moi ; car il faut que je rentre en moi-même pour la trouver ; mais la raison supérieure qui corrige dans le besoin et que je consulte, n'est point moi, et elle ne fait point partie de moi-même. Cette règle est parfaite et immuable ; je suis changeant et imparfait. Quand je me trompe, elle ne perd point sa droiture ; quand je me détrompe, ce n'est pas elle qui revient au but... C'est un maître intérieur qui me fait taire, qui me fait parler, qui me fait croire, qui me fait douter... Ce maître est partout, et sa voix se fait entendre d'un bout de l'univers à l'autre, à tous les hommes comme à moi... On sait infailliblement par avance dans un hé-

misphère ce qu'on répondra dans l'autre sur un certain nombre de vérités. Les hommes de tous les pays et de tous les temps, quelque éducation qu'ils aient reçue, se sentent invinciblement assujettis à penser et à parler de même... Ainsi ce qui paraît le plus à nous et être le fond de nous-mêmes, je veux dire notre raison, est ce qui nous est le moins propre et qu'on doit croire le plus emprunté. Nous recevons sans cesse et à tout moment une raison supérieure à nous comme nous respirons sans cesse l'air qui est un corps étranger, ou comme nous voyons sans cesse tous les objets voisins de nous, à la lumière du soleil. - Cette raison supérieure domine jusqu'à un certain point avec un empire absolu tous les hommes les moins raisonnables, et fait qu'ils sont toujours d'accord, malgré eux, sur ces points... C'est elle par qui les hommes de tous les siècles sont enchaînés autour d'un centre immobile, et qui les tient unis par certaines règles invariables qu'on nomme premiers principes, malgré les variétés infinies d'opinions qui naissent en eux de leurs passions, de leurs distractions et de leurs caprices. C'est elle qui fait que les hommes, tout dépravés qu'ils sont, n'ont point encore osé donner ouvertement le nom de vertu au vice, et qu'ils sont réduits à faire semblant d'être justes, sincères, modérés, bienfaisants, pour s'attirer l'estime les uns des autres. On ne parvient point à estimer ce qu'on voudrait pouvoir estimer, ni à mépriser ce qu'on voudrait pouvoir mépriser. On ne peut forcer cette barrière éternelle de la vérité et de la justice. Le maître intérieur qu'on nomme raison le reproche intérieurement avec un empire absolu. Il ne le souffre pas, et Il sait borner la folie la plus impudente des hommes. Après tant de siècles de règne effréné du vice, la vertu est encore nommée vertu, et elle ne peut être dépossédée de son nom par ses ennemis les plus brutaux et les plus téméraires... Tous les hommes sont raisonnables de la même raison qui se communique à eux à divers degrés ; il y a un certain nombre de sages ; mais la sagesse où ils puisent comme dans la source et qui les fait ce qu'ils sont, où est-elle ? Où est-elle cette raison commune et supérieure tout ensemble à toutes les raisons bornées et imparfaites du genre humain ? Où est-elle cette vive lumière qui illumine tout homme venant en ce monde ?... Où

est-elle cette raison parfaite qui est si près de moi et si différente de moi ? Où est-elle ? Il faut quelque chose de réel ; car le néant ne peut être parfait, ni perfectionner les natures imparfaites. Où est-elle cette raison supérieure ? N'est-elle pas le Dieu que je cherche ? » (*Traité de l'existence de Dieu*).

Oui, le doute ne peut tenir un instant devant ces magnifiques clartés : c'est Dieu en personne qui conserve et maintient dans l'humanité ces choses immortelles qui s'appellent premiers principes, idées universelles du bien et du devoir. La raison de l'homme ne s'explique pas, ne se conçoit même pas, à moins qu'on n'y voie ce que saint Thomas appelle une certaine participation et un certain reflet de la lumière de ce soleil intelligible. La conscience, la loi morale ne sont que de vains fantômes, si elles ne sont pas le vivant témoignage et la signature même du suprême législateur qui a gravé dans tous les cœurs le sentiment de l'éternelle justice et de l'inviolable devoir. Peu importe qu'il y ait dans l'âme humaine des protestations, des révoltes, des défaillances honteuses, des monstruosité même : en dépit de tout cela, le flambeau de la vérité ne s'éteint jamais entièrement, et il n'y a pas d'homme si dégradé « qui ne marche encore à la lueur de quelque lumière sombre qui lui reste de ce soleil intérieur des consciences ». (Fénelon, Loc. cit.)

C'est là, nous dira-t-on peut-être, le résultat d'une loi essentielle à notre organisation morale ; c'est la nécessité même de notre nature. - Nous l'entendons bien ainsi, mais à la condition qu'on donne à cette nécessité, à cette loi essentielle, le seul sens raisonnable qu'elles puissent admettre, c'est-à-dire qu'on reconnaisse une puissance supérieure qui nous a constitués précisément avec cette loi essentielle et cette nécessité de nature ; une puissance qui empêche notre liberté la plus effrénée de défaire entièrement son ouvrage ; une puissance qui dompte « ses ennemis les plus brutaux et les plus téméraires » et met un frein « à la folie la plus impudente des hommes », en forçant les natures les plus perverses à lui rendre hommage ; et, pour tout dire en un mot, une **Providence** qui garde les lois du monde moral, comme les lois du monde physique. Une fois d'ailleurs que l'on a reconnu

l'existence de Dieu (et quel comble de déraison ne faut-il pas pour la nier ?) on est nécessairement conduit à reconnaître la Providence. Rien en effet de plus radicalement absurde que la conception d'une divinité sans Providence. Pourquoi ? Parce que c'est tout simplement nier la divinité en même temps qu'on l'affirme. On l'affirme, puisqu'on admet son existence ; on la nie, puisqu'on Lui refuse les perfections qui constituent Son essence même. Car enfin, s'il n'y avait point de Providence, si Dieu restait étranger ou indifférent aux choses de ce monde et à celles de l'humanité en particulier, ce serait apparemment défaut de connaissance, ou impuissance, ou insouciance, ou mauvais vouloir : or, de toutes ces hypothèses quelle est celle qui n'équivaut pas à la négation pure et simple de la nature divine ?

Direz-vous que l'Être infini et souverainement parfait (car c'est là Sa nature et Son essence) ne peut point connaître tous les détails de la création et qu'Il ne saurait prévoir l'avenir ? Vous en faites un être limité et imparfait, c'est-à-dire le contraire de ce qu'Il est, infini et parfait dans Sa science, comme dans tous Ses autres attributs, présent en vertu de Son immensité à tous les points de l'espace et de la durée, Il voit d'un seul regard tout ce qui est, tout ce qui sera, tout ce qui peut être.

Direz-vous que Dieu n'est pas assez puissant pour gouverner le monde et l'humanité ? Vous Le limitez encore en lui supposant une volonté bornée dans son efficacité, et par conséquent vous anéantissez Sa perfection infinie ?

Direz-vous enfin qu'Il ne veut point se mêler du gouvernement de la création par insouciance ou pour toute autre cause ? Vous supprimez et anéantissez encore et toujours Ses plus nécessaires attributs : je veux dire Sa bonté, Son domaine souverain, Sa sainteté et Sa justice.

La bonté est ce qui fait le fond le plus intime de l'Être divin. La raison antique l'avait admirablement compris, lorsque dans une inscription immortelle elle plaçait cette perfection avant la Grandeur même. Or, le moyen de supposer dans un Être infiniment bon, je ne sais quelle superbe indifférence à l'égard des hommes ? L'excellence et l'infinitude de Ses perfections, direz-

vous peut-être, le tiennent trop éloigné de nous. - Éloigné, tant que vous voudrez ; mais la bonté, comme parle Bossuet, comble l'abîme et le rapproche de nous. La bonté cherche précisément ce qui est faillie et infime ; elle se sent invinciblement portée à se pencher sur ce qu'il y a de plus petit et de plus chétif, et rien ne la presse tant que de se communiquer aux êtres les plus dénués et les plus indigents : *Bonum diffusivum sui*. (Saint Thomas.)

Le souverain domaine de Dieu sur Ses créatures, Son inviolable sainteté et Son éternelle justice exigent non moins impérieusement qu'Il ne se désintéresse en aucune manière de l'homme et du monde. Créateur et maître absolu de tout ce qui existe, Il ne peut aliéner Sa propre souveraineté ni abdiquer Ses droits imprescriptibles, pour se ravalier au rôle stupide d'un roi fainéant, ayant le hasard ou le destin pour maîtres du palais. Principe éternel du bien et de l'ordre, Il ne peut ne point prescrire aux êtres raisonnables et libres ce qui est conforme à la souveraine raison et à la nature des choses ; car il implique contradiction que Ses créatures ne soient pas Ses créatures, et par conséquent qu'elles soient affranchies à Son égard du devoir absolu de la dépendance et de l'obéissance. S'Il tolère pour un temps la transgression de ce devoir, ce ne peut être que par un conseil de Sa sagesse sur notre libre arbitre ; mais **il faudra toujours que ce qui s'est écarté de l'ordre y rentre par la réparation volontaire du repentir ou par la réparation forcée du châtement.** Toujours enfin il faudra que la dépendance existe, en vertu de la loi qui assujettit la propriété à son maître légitime : loi éternelle, immuable, nécessaire, dont l'écho retentit dans cette belle métaphore du droit humain : *res clamat domino !*

Je n'insiste pas davantage sur ces principes par trop élémentaires. A quoi bon d'ailleurs insister pour réfuter une doctrine plus déraisonnable que l'athéisme même ? Car enfin n'est-il pas beaucoup plus logique de se déclarer franchement athée que d'admettre un semblant de divinité ridiculement impuissante ou ni aisement indifférente ? Aussi toutes les protestations de la raison s'élèvent-elles pour flétrir ce monstrueux déisme, et ceux-là mê-

mes qui se vantent le plus haut d'y croire, ne sont pas toujours les derniers à se donner le démenti.

D'où vient, je le demande, cette haine sans nom que certains hommes ont vouée à Dieu et à tout ce qui tient à sa religion ? Ce phénomène moral est trop étrange et trop contre nature ; il n'en existe pas moins pourtant : les blasphèmes d'une certaine presse, les faits et gestes des Erostrates contemporains, sont là comme une horrible attestation. Or, si Dieu n'était qu'un nom, une abstraction, un néant, on ne le poursuivrait pas avec cette rage ; et s'il n'y avait au ciel qu'un Dieu des bonnes gens, on Lui pardonnerait bien Son inoffensive souveraineté. Mais non, **le Dieu qui existe véritablement, surveille les consciences coupables, Il condamne la folle indépendance des volontés rebelles ; Il venge les injures de Sa bonté méprisée...** Et voilà ce qui irrite ces hommes insensés. Dans leur fureur aveugle, ils amoncellent nuages sur nuages, mensonges sur mensonges, pour se dérober à l'apparition formidable. Mais ils ont beau faire ; des lueurs terribles viennent parfois traverser ce voile de ténèbres, et alors le redoublement de l'effroi ne peut plus s'apaiser que par le redoublement de la haine. Hélas ! quelle effroyable vérité dans cette confession de l'apostat Mathan :

Du Dieu que j'ai quitté l'importune mémoire
Jette encore en mon âme un reste de terreur ;
Et c'est ce qui redouble et nourrit ma fureur.
Heureux si, sur son temple achevant ma vengeance,
Je puis convaincre enfin sa haine d'impuissance,
Et parmi les débris, le ravage et les morts,
A force d'attentats perdre tous mes remords !

CHAPITRE IV

La Providence spéciale et les négations du Spiritualisme rationaliste.

L'École spiritualiste, représentée par M. Cousin et ses disciples MM. Saisset, Jules Simon, etc., a pris de nos jours une étrange attitude vis-à-vis du dogme de la Providence.

« Nous aussi, ont-ils dit, nous adorons un Dieu vivant et personnel, infini et parfait, créateur et régulateur du monde. Comme vous nous proclamons une Providence souverainement bonne, juste et sage ; mais cette Providence règne et gouverne par des lois nécessaires ; elle n'a point de volontés particulières ; son intervention n'est ni temporaire, ni locale : en un mot, elle est générale, non spéciale ».

On a reconnu à ce langage la grande erreur que Bossuet accusait des augustes dédains de son génie, quand il s'écriait :

« Que je méprise ces philosophes qui, mesurant les conseils de Dieu à leurs pensées, ne le font auteur que d'un certain ordre général, d'où le reste se développe comme il peut ! Comme s'il avait à notre manière des vues générales et confuses, et comme si la souveraine intelligence pouvait ne pas comprendre dans ses desseins les choses particulières, qui seules subsistent véritablement ! » (Oraison funèbre de Marie-Thérèse d'Autriche).

Si l'on veut bien peser ces graves paroles de Bossuet, on y trouvera tout ce qu'il faut pour réfuter la thèse de nos modernes rationalistes ; mais pour ne pas entrer ici en des théories par trop métaphysiques, nous aimons mieux opposer à cette école des considérations reposant sur des faits qu'il est impossible de contester.

S'il y a un résultat constaté et démontré par toutes les données de la science contemporaine, c'est que l'humanité n'a pas toujours existé sur le globe terrestre. Il importe peu de savoir combien de moments ou de siècles se sont écoulés entre l'époque de son apparition et celle de la création primordiale. Que la terre ait commencé par être une nébuleuse et qu'ensuite elle ait traversé telles ou telles séries de transformations : ces questions et autres sem-

TABLE DES MATIÈRES

APPROBATIONS.....	3
AVANT-PROPOS	5
CHAPITRE I Idée générale de la Providence, d'après les Saintes Écritures... 9	
CHAPITRE II La Providence dans la nature matérielle. Les prétendues oppositions de la Science.....	14
CHAPITRE III La Providence dans l'ordre moral	24
CHAPITRE IV La Providence spéciale et les négations du Spiritualisme rationaliste.	30
CHAPITRE V La Providence spéciale démontrée par le fait universel de la Prière. Deux objections à M. Jules Simon.....	34
CHAPITRE VI La Providence spéciale démontrée par l'histoire.	43
CHAPITRE VII La main de Dieu dans les événements de la dernière guerre.	49
CHAPITRE VIII Les causes de nos châtiments.	58
CHAPITRE IX Les causes de nos châtiments (SUTTE).....	63
CHAPITRE X La France coupable parce qu'elle a trahi sa mission providentielle.....	69
CHAPITRE XI La France punie par où elle avait péché.	78
CHAPITRE XII Paris et ses châtiments.....	82
CHAPITRE XIII La Commune et les Communeux de Paris.	87
CHAPITRE XIV Pourquoi la Providence a-t-elle permis que la France catholique fût châtiée par la Prusse protestante ?	91
CHAPITRE XV Le prétendu scandale de la décadence des races latines.....	97
CHAPITRE XVI Pourquoi les nations catholiques sont-elles devenues plus révolutionnaires que les peuples protestants ou schismatiques.	103
CHAPITRE XVII Quelques vues sur les desseins de la Providence dans la répartition des prospérités et des adversités entre les nations.....	110
CHAPITRE XVIII Les épreuves de l'Église et leurs raisons d'être.....	118
CHAPITRE XIX Une raison plus profonde qui explique les infirmités de l'Église.....	122
CHAPITRE XX Pourquoi les innocents frappés avec les coupables ? Pourquoi l'impunité et la prospérité des méchants ?	126

CHAPITRE XXI Principes généraux de solution à toutes les difficultés contre la Providence.....	137
CHAPITRE XXII Conclusion. Deux mots sur les devoirs actuels des catholiques envers Rome et la France.....	147
NOTES & PIÈCES JUSTIFICATIVES	170
NOTE A Textes de la sainte Écriture sur la Providence.....	170
NOTE B Déclaration des savants anglais, au sujet de l'abus qu'on fait de la Science contre la Religion.....	173
NOTE C La Franc-Maçonnerie et la Commune. - Les Sociétés, secrètes condamnées par l'Église.....	176
NOTE D Extrait du rapport de M. de Tarteron sur les pétitions en faveur du Pape.	182